

Arthur
RIMBAUD



Œuvres
Complètes

Arvensa Editions

ARVENSA ÉDITIONS

Plate-forme de référence des éditions numériques des oeuvres classiques en langue française



Retrouvez toutes nos publications, actualités et offres privilégiées sur notre site Internet

www.arvensa.com

© Tous droits réservés Arvensa® Editions

NOTE DE L'ÉDITEUR

L'objectif des éditions Arvensa est de vous faire connaître les oeuvres des plus grands auteurs de la littérature classique en langue française à un prix abordable tout en vous fournissant la meilleure expérience de lecture sur votre liseuse. Nos titres sont ainsi relus, corrigés et mis en forme spécifiquement.

Cependant, si malgré tout le soin que nous avons apporté à cette édition, vous notiez quelques erreurs, nous vous serions très reconnaissants de nous les signaler en écrivant à notre Service Qualité :

servicequalite@arvensa.com

Pour toutes autres demandes, contactez :

editions@arvensa.com

Nos publications sont régulièrement enrichies et mises à jour. Si vous souhaitez être informé de nos actualités et des mises à jour de cette édition, nous vous invitons à vous inscrire sur le site :

www.arvensa.com

Nous remercions aussi tous nos lecteurs qui manifestent leur enthousiasme en l'exprimant à travers leurs commentaires.

Nous vous souhaitons une bonne lecture.

Arvensa Éditions

LISTE DES ŒUVRES



AVERTISSEMENT : Vous êtes en train de parcourir un extrait de cette édition. Seuls les premiers liens de cette liste des titres sont donc fonctionnels.

[ARVENSA ÉDITIONS](#)

[NOTE DE L'ÉDITEUR](#)

[PRÉFACE de Paul Verlaine](#)

[— PREMIERS VERS —](#)

- [Premiers vers : PROSES LIMINAIRES](#)
- [Premiers vers PARTIE I : 1869-1870](#)
- [Premiers vers PARTIE II : 1870 \(guerre\)](#)
- [Premiers vers PARTIE III : 1871](#)
- [Premiers vers : PROSE FINALE](#)

[— LES ILLUMINATIONS —](#)

- [Les Illuminations : VERS NOUVEAUX ET CHANSONS](#)
- [Les Illuminations : POÈMES EN PROSE](#)

[— UNE SAISON EN ENFER —](#)

[— ALBUM ZUTIQUE —](#)

[— LES STUPRA —](#)

[— PROSES DITES EVANGELIQUES —](#)

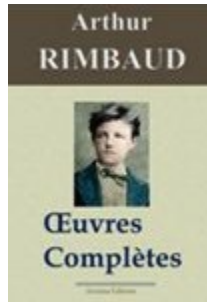
[— TEXTES INÉDITS —](#)

[— COMPOSITIONS LATINES —](#)

[— CORRESPONDANCE —](#)

— ANNEXES —

- [RIMBAUD PAR L'IMAGE](#)
- [PORTRAITS SYMBOLISTES](#)
- [JEAN-ARTHUR RIMBAUD, LE POÈTE](#)



Arthur Rimbaud : Oeuvres complètes et annexes
(nouvelle édition enrichie)

Acheter l'intégralité du livre :



Arthur Rimbaud : Oeuvres complètes



PRÉFACE de Paul Verlaine (1895)



[Retour à la liste des oeuvres](#)

Pour toutes remarques ou suggestions :

editions@arvensa.com

Ou rendez-vous sur :

www.arvensa.com

À mon avis tout à fait intime, j'eusse préféré, en dépit de tant d'intérêt s'attachant intrinsèquement presque aussi bien que chronologiquement à beaucoup de pièces du présent recueil que celui-ci fût allégé pour surtout des causes littéraires trop de jeunesse décidément, d'inexpériences mal savoureuses, point d'assez heureuses naïvetés. J'eusse, si le maître, donné juste un dessus de panier, quitte à regretter que le reste dût disparaître, ou alors ajouté ce reste à la fin du livre, après la table des matières et sans table des matières quant à ce qui l'eût concerné, sous la rubrique « pièces attribuées à l'auteur », encore excluant de cette peut-être trop indulgente déjà hospitalité les tout à fait apocryphes sonnets publiés sous le nom glorieux et désormais sacré par de spirituels parodistes.

Quoi qu'il en soit, voici, seulement expurgée des apocryphes en question et classée aussi soigneusement que possible par ordre de dates, mais, hélas ! privée de trop de choses qui furent aux déplorables fins de puérides et criminelles rancunes sans même d'excuses suffisamment bêtes, confisquées, confisquées ? volées ! pour tout et mieux dire, dans les tiroirs fermés d'un absent. Voici *le livre des poésies complètes d'Arthur Rimbaud* avec ses additions inutiles à mon avis et ses déplorables mutilations irréparables à jamais, il faut le craindre.

Justice est donc faite, et bonne et complète car en outre du présent fragment de l'œuvre, il y a eu des reproductions par la Presse et la Librairie des choses en prose si inappréciables, peut-être même si supérieures aux vers, dont quelques-uns pourtant incomparables, que je sache !

Ici, avant de procéder plus avant dans ce très sérieux et très sincère et pénible et douloureux travail, il me sied et me plaît de remercier mes amis Dujardin et Kahn, Fénéon, et ce trop méconnu, trop modeste Anatole Baju de leur intervention en un cas si beau, mais à l'époque périlleux, je vous l'assure, car je ne le sais que trop.

Kahn et Dujardin disposaient néanmoins de revues jeunes et d'aspect presque imposant, un peu d'outre-Rhin et parfois, pour ainsi dire pédantesques ; depuis il y a eu encore du plomb dans l'aile de ces périodiques changés de direction — et Baju, naïf eut aussi son influence, vraiment.

Tous trois firent leur devoir en faveur de mes efforts pour Rimbaud, Baju avec le tort peut-être inconscient de publier à l'appui de la bonne thèse des gloses farceuses de gens de talent et surtout d'esprit qui

auraient mieux fait certainement de travailler pour leur compte, qui en valait, je le leur dis en toute sincérité,

La peine assurément !

Mais un devoir sacré m'incombe, en dehors de toute diversion même quasiment nécessaire, vite. C'est de rectifier des faits d'abord — et ensuite d'élucider un peu la disposition, à mon sens, mal littéraire, mais conçue dans un but tellement respectable ! du présent volume des *Poésies complètes d'Arthur Rimbaud*.

On a tout dit en une préface abominable que la Justice a châtiée, d'ailleurs par la saisie, de par la requête d'un galant homme de qui la signature avait été escroquée, M. Rodolphe Darzens, on a donc dit tout le mauvais sur Rimbaud, homme et poète.

Ce mauvais-là, il faut malheureusement, mais carrément, l'amalgamer avec celui qu'a écrit, pensé sans nul doute, un homme de talent dans un journal d'irréprochable tenue. Je veux parler de M. Charles Maurras et en appeler de lui à lui mieux informé.

Je lis, par exemple, ceci de lui, M. Charles Maurras.

Au dîner du Bon Bock, or il n'y avait pas alors, de *dîner du Bon Bock* où nous allissions, Valade, Mérat, Silvestre, quelques autres Parnassiens ou moi, ou par conséquent Rimbaud avec nous, mais bien un dîner mensuel des *Vilains Bonshommes*, fondé bien avant la guerre et qu'avaient honoré quelquefois Théodore de Banville et, de la part de Sainte-Beuve, son secrétaire, M. Jules Troubat. Au moment dont il est question, fin 1871, nos « assises » se tenaient au premier étage d'un marchand de vins établi au coin de la rue Bonaparte et de la place Saint-Sulpice, vis-à-vis d'un libraire d'occasion (rue Bonaparte) et (rue du Vieux-Colombier) d'un marchand d'objets religieux.

Au dîner du Bon Bock, dit donc M. Maurras, ses reparties (à Rimbaud) causaient de grands scandales. Ernest d'Hervilly le rappelait en vain à la raison. *Carjat le mit à la porte*. Rimbaud attendit patiemment à la porte et Carjat reçut à la sortie un « bon » (je retiens « bon ») coup de canne à épée dans le ventre.

Je n'ai pas à invoquer le témoignage de d'Hervilly qui est un cher poète et un cher ami, parce qu'il n'a jamais été plus l'auteur d'une intervention absurdément inutile que l'objet d'une insulte ignoble publiée sans la plus

simple pudeur, non plus que sans la moindre conscience du faux ou du vrai dans la préface de l'édition de M. Genonceaux ; cet exotique à Paris d'ailleurs failli depuis ou quelque chose comme cela ; ni celui de M. Carjat lui-même, ni des encore assez nombreux survivants d'une scène assurément peu glorieuse pour Rimbaud, mais démesurément grossie et dénaturée jusqu'à la plus complète calomnie.

Voici donc un récit succinct mais vrai, jusque dans le moindre détail, du « drame » en question : ce soir-là aux *Vilains Bonshommes* on avait lu beaucoup de vers après le dessert et le café. Beaucoup de vers, même à la fin d'un dîner (plutôt modeste), ce n'est pas toujours des moins fatigants, particulièrement quand ils sont un peu bien déclamatoires comme ceux dont *vraiment* il s'agissait (et non du bon poète Jean Alcard). Ces vers étaient d'un monsieur qui faisait beaucoup de sonnets à l'époque et de qui le nom m'échappe.

Et sur le début suivant après passablement d'autres choses d'autres gens :

*On dirait des soldats d'Agrippa d'Aubigné
Alignés au cordeau par Philibert Delorme.*

Rimbaud eut le tort incontestable de protester d'abord entre haut et bas contre la prolongation d'à la fin abusives récitations. Sur quoi M. Étienne Carjat le photographe, poète de qui le récitateur était l'ami littéraire et artistique, s'interposa trop vite et trop vivement à mon gré, traitent l'interrupteur de gamin. Rimbaud qui ne savait supporter la boisson, et que l'on avait contracté dans ces « agapes » pourtant modérées, la mauvaise habitude de gâter au point de vue du vin et des liqueurs, — Rimbaud qui se trouvait gris, prit mal la chose, se saisit d'une canne à épée à moi qui était derrière nous voisins immédiats et, par-dessus la table large de près de deux mètres, dirigea vers M. Carjat qui se trouvait en face ou tout comme la lame dégainée qui ne fit pas heureusement de très grands ravages, puisque le sympathique ex-directeur du *Boulevard* ne reçut, si j'en crois ma mémoire qui est excellent dans ce cas, qu'une éraflure très légère.

Néanmoins l'alarme fut grande et la tentative très regrettable ; vite et plus vite encore réprimée. J'arrachai la lame au furieux, la brisai sur mon genou et confiai, devant rentrer de très bonne heure chez moi où ma

femme était dans un état de grossesse avancé pour ne pas excuser de trop longues et fréquentes miennes absences de la maison, le garçon à moitié dégrisé maintenant au peintre bien connu, Michel de l'Hay alors déjà un solide gaillard en outre d'un tout jeune homme des plus remarquablement beaux qu'il soit donné de voir, qui eut tôt fait de reconduire à son domicile de la rue Campagne-Première, en le chapitrant d'importance, le « gamin » de qui l'accès de colère ne tarda pas à se dissiper tout à fait avec les fumées du vin et de l'alcool dans le sommeil réparateur de la seizième année.

Avant de « lâcher » tout à fait M. Charles Maurras, je lui demanderai de m'autoriser à m'expliquer une dernière fois sur un malheureux membre de phrase de lui me concernant.

À propos de la question d'ailleurs subsidiaire de savoir si M. Rimbaud était beau ou laid, M. Maurras qui ne l'a jamais vu et qui le trouve laid, d'après des témoins « plus rassis » que votre serviteur, me blâmerait presque, ma parole d'honneur ! d'avoir dit qu'il avait (Rimbaud) un visage parfaitement ovale d'ange en exil, une forte bouche rouge au pli amer (et *in cauda venenum* !) en Latin et Romain et Grec et Italien ! Que vous êtes, M. Mourras, ô gros voluptueux (à la Wilde !) des « jambes sans rivales ».

Ça c'est bête, je veux le croire, sans plus autrement, quoi ? Voici toujours *ma* phrase sur les jambes en question, extraite des *Hommes d'aujourd'hui*. Au surplus, lisez toute la petite biographie. Elle répond à tout d'avance, et coûte deux sous.

« ... Des projets pour la Russie, une anicroche à Vienne (Autriche), quelques mois en France, d'Arras et Douai à Marseille, et le Sénégal, vers lequel bercé par un naufrage, puis la Hollande, 1879-80, vu décharger des voitures de moisson dans une ferme à sa mère, entre Attigny et Vouziers, et arpenter ces routes maigres de ses « jambes sans rivales ».

Voyons, M. Maurras, est-ce bien de bonne foi votre confusion entre infatigabilité... et autre chose.

— Ouf ! j'en ai fini avec les petites (et grosses) infamies qui de régions prétendues uniquement littéraires, s'insinueraient dans la vie privée pour s'y installer et veuillez, lecteur, me permettre de m'étendre un peu, maintenant qu'on a brûlé quelque sucre, sur le pur plaisir intellectuel de vous parler du présent ouvrage qu'on peut ne pas aimer, ni même admirer, mais qui a droit à tout respect en tout consciencieux examen ?

On a laissé les pièces objectionnables au point de vue bourgeois, car le

point de vue chrétien et surtout catholique dont je m'honore d'être un des plus indignes peut être mais à coup sûr le plus sincère tenant, me semble supérieur — j'entends, notamment les *Premières Communions*, les *Pauvres à l'église* (pour mon compte, j'eusse négligé cette pièce brutale avec pourtant ceci qui en fait partie :

... *Les malades du foie*
Font baiser leur longs doigts jaunes
Aux bénitiers.

Quant aux *Premières Communions* dont j'ai sévèrement parlé dans mes *Poètes maudits* à cause de certains vers plutôt irrévérencieux que blasphémateurs (ou réciproquement), c'est si beau !... n'est-ce pas ? à travers tant de drôles de choses... n'est-ce pas ?

Pour le reste de ce que j'aime parfaitement, le *Bateau ivre*, les *Effarés*, les *Chercheuses de poux* et bien après les *Assis* aussi, parbleu ! c'est un peu fumiste, mais si beau de détails ; *Sonnet des Voyelles* qui a fait faire à M. René Ghill de si mirabolantes théories et l'ardent *Faune*. C'est parfait de fauves, — en liberté ! et encore une fois, je vous le présente, ce « numéro », comme autrefois dans *Lutèce*, de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces.

On a cru devoir (évidemment dans un but de réhabilitation qui n'a rien à voir ni avec la vie ni avec l'œuvre) ouvrir le volume par une pièce intitulée *Etrennes des Orphelins*, laquelle assez longue pièce, dans le goût un peu *Guiraud* avec déjà des beautés tout autres. Ceci qui vaut du Desbordes-Valmore :

Les tout petits enfants ont le cœur si sensible !

.....

Cela :

La bise sous le seuil a fini par se taire...

qui est d'un net et d'un vrai, quant à ce qui concerne un beau jour de premier janvier : Surtout une facture solide même un peu trop qui dit l'extrême jeunesse de l'auteur quand il s'en servit d'après la formule parnassienne exagérée.

On a cru aussi devoir intercaler de gré ou de force un trop long poème : *Le Forgeron*, daté des *Tuileries vers le 10 août 1892*, où vraiment c'est trop démoc-soc, par trop démodé, même en 1870, mais l'auteur, direz-vous,

était si, si jeune ! Mais, répondrais-je, était-ce une raison pour publier cette chose faite à coups de « mauvaises lectures » dans des manuels surannés ou de trop moisis historiens ? Je ne m'empresse pas moins d'ajouter qu'il y a là encore de très beaux vers. Parbleu ! avec cet être-là ! Cette caricature de Louis XIV, d'abord :

Et prenant ce gros-là dans son regard farouche,

Cette autre encore :

Or le bon roi, debout sur son ventre était pâle.

Ce cri bien dans le ton juste, trop rare ici.

On ne veut pas de nous dans les boulangeries

Mais j'avoue préférer telles pièces purement jolies, mais alors très jolies, d'une joliesse sauvageonne ou sauvage tout à fait alors presque aux belles que le *Bateau ivre* ou que les *Premières Communions*.

Il y a dans ce ton *Ce qui retient Nina*, vingt-neuf strophes, plus de cent vers sur un rythme sautilleur avec des gentilleses à tout bout de champ :

Dix-sept ans tu seras heureuse !

O les grands prés

La grande campagne amoureuse !

— Dis, viens plus près !...

.....

Puis comme une petite morte

Le cœur pâmé.

Tu me disais que je te porte

L'œil mi-fermé...

Et après la promenade au bois... et la résurrection de la *petite morte*, l'entrée dans le village où *ça sentirait le laitage*, une étable pleine d'un rythme lent d'haleine et de grands dos ; un intérieur à la Téniers.

Les lunettes de ma grand'mère

Et son nez long

Dans son missel...

Aussi la Comédie en trois baisers :

.....

*Elle était fort déshabillée
Et de grands arbres indiscrets.
Aux vitres penchaient leur feuillée
Malinement, tout près, tout près.*

Sensation, où le poète adolescent va loin, bien loin, comme un bohémien.

Par la nature, heureux comme avec une femme.

Roman :

On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans.

Ce qu'il y a d'amusant, c'est que Rimbaud, quand il écrivait ce vers, n'avait pas encore seize ans. Évidemment il se « vieillissait » pour mieux plaire à quelque belle... de très probablement son imagination.

Ma Bohème, la plus gentille sans doute de ces gentilles choses.

*Comme des lyres je tirai les élastiques
De mes souliers blessés près de mon cœur.*

Mes *Petites amoureuses*, les *Poètes de sept ans*, frères franchement douloureux des *Chercheuses de poux* :

*Et la mère fermant le livre du devoir
S'en allait satisfaite et très fière sans voir
Dans les yeux bleus et sous le front plein d'éminence
L'âme de son enfant livrée aux répugnances.*

.....

Quant aux quelques morceaux en prose qui terminent le volume, je les eusse retenus pour les publier dans une nouvelle édition des œuvres en prose. Ils sont d'ailleurs très beaux mais tout à fait dans la note des *Illuminations* et de la *Saison en Enfer*. Je l'ai dit tout à l'heure et je sais que

je ne suis pas le seul à le penser : Le Rimbaud en prose est peut-être supérieur à celui en vers...

J'ai terminé, je crois avoir terminé ma tâche de préfacier. De la vie de l'homme j'ai parlé suffisamment. De son œuvre je reparlerai peut-être encore.

Mon dernier mot ne peut-être ici que ceci : Rimbaud fut un poète mort jeune mais vierge de toute platitude ou décadence — homme il fut un homme mort jeune aussi mais dans son vœux bien formulé d'indépendance et de haut dédain de n'importe quelle adhésion à ce qu'il ne lui plaisait pas de faire ni d'être.

Paul VERLAINE.

Arthur Rimbaud : Oeuvres complètes



[Retour à la liste des oeuvres](#)

Pour toutes remarques ou suggestions :

editions@arvensa.com

Ou rendez-vous sur :

www.arvensa.com



PREMIERS VERS

[Liste des oeuvres](#)

Table des matières

[Note de l'éditeur](#)

[Introduction par Paterne Berrichon](#)

[PREMIERS VERS : PROSES LIMINAIRES](#)

[Narration](#)

[Charles d'Orléans à Louis XI](#)

[PREMIERS VERS : PARTIE I \(1869-1870\)](#)

[Les étrennes des orphelins](#)

[I](#)

[II](#)

[III](#)

[IV](#)

[V](#)

[Sensation](#)

[Le forgeron](#)

[I](#)

[II](#)

[III](#)

[Tête de faune](#)

[Soleil et chair](#)

[I](#)

[II](#)

[III](#)

[IV](#)

[Ophélie](#)

[I](#)

[II](#)

[III](#)

[Bal des pendus](#)

[Le châtiment de Tartufe](#)

Vénus Anadyomène

PREMIERS VERS : PARTIE II (1870 - guerre)

Ce qui retient Nina

A la musique

Morts de quatre-vingt-douze

Les effarés

Comédie en trois baisers

Roman

I

II

III

Rêve pour l'hiver

Le dormeur du val

Le mal

Rage de César

Au Cabaret-Vert

L'éclatante victoire de Sarrebruck

La maline

Le buffet

Ma bohème

Les douaniers

Accroupissements

Les assis

Oraison du soir

PREMIERS VERS : PARTIE III (1871)

Mes petites Amoureuses

Chant de guerre parisien

Paris se repopule

Les pauvres à l'église

Les poètes de sept ans

Le cœur volé

Les mains de Jeanne-Marie

Les sœurs de charité

Les premières communions

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

L'Homme juste

Bateau ivre

Les chercheuses de poux

Voyelles

Quatrain

Les corbeaux

PREMIERS VERS : PROSE FINALE

Les déserts de l'amour

Avertissement

I

II



PREMIERS VERS

[Liste des oeuvres](#)

[Table des matières du titre](#)



Note de l'éditeur

Dans ce volume, les pièces de vers, rigoureusement placées par ordre chronologique, se subdivisent en trois périodes. La première est l'année scolaire 1869-1870 : Rimbaud a quinze ans. La deuxième est l'année de la guerre. Dans la troisième le poète s'inspire des événements de la Commune et achève ses seize ans par *le Bateau Ivre*, avec lequel, à Paris, il fera en Octobre 1871, son apparition dans le monde des lettres.

PREMIERS VERS

[Liste des oeuvres](#)

[Table des matières du titre](#)

Introduction par Paterne Berrichon

Fils d'un capitaine d'origine franc-comtoise et d'une terrienne ardennaise, Jean-Arthur Rimbaud naquit le 20 octobre 1854 à Charleville, où il fit de mémorables études. A sept ans, dit-il lui-même, il faisait des romans sur la vie du grand désert. Le premier de ses poèmes publiés, *Les Etrennes des Orphelins*, date de 1869. La guerre de 1870 et la Commune l'émurent en pleine puberté et déterminèrent ses premières fugues en même temps qu'elles excitèrent son génie littéraire.

Le *Bateau ivre* et les plus substantielles de ses pièces en vers réguliers sont de sa seizième année. A dix-sept ans il composa *Les Illuminations* ; à dix-huit ans *Une Saison en Enfer*. Puis, abandonnant tout de la vie littéraire, durant sept années, il erra silencieusement et pauvrement à travers le monde. En 1880, il débarquait à Aden. Et c'est en Ethiopie qu'il passa les onze dernières années de son existence dans une activité incroyable, explorant, commerçant, traçant des voies ; civilisant, armant les Abyssins dont il parlait la langue, qui le vénéraient et dont les chefs, Ménélick, Makonnen, d'autres, devinrent ses amis et, sans doute, ses disciples.

En 1891, atteint d'un sarcome du fémur, il se fit transporter en France ; à Marseille d'abord, où on l'amputa de sa jambe droite, puis à Roche, dans sa famille, où sa sœur Isabelle l'assista avec un merveilleux dévouement. En proie aux plus atroces souffrances, il voulut quand même retourner en Abyssinie ; mais, obligé par l'aggravation de son mal, de s'arrêter à Marseille, il y mourut comme un saint dans les bras de sa sœur, le 10 novembre 1891.

Grandiose unité de vie, en dépit des apparences ! Car, si, de seize à dix-huit ans, Rimbaud fut un prodigieux poète, durant sa trentaine, dans l'Orient africain, il fut, selon une communication récente de M. Lagarde, ancien gouverneur d'Obock, « un prophète ayant des fidèles qui s'empressaient autour de lui, suscitant les jalousies et les haines des cadis et des muphtis qui essayèrent de le faire tuer sur place ».

Paterne Berrichon.

Arthur Rimbaud : Oeuvres complètes



Premiers vers : PROSES LIMINAIRES



[Retour à la liste des oeuvres](#)

Pour toutes remarques ou suggestions :

editions@arvensa.com

Ou rendez-vous sur :

www.arvensa.com

PREMIERS VERS

[Liste des oeuvres](#)

[Table des matières du titre](#)

Narration

*Trouvée dans un Cahier de Pensums de l'Année scolaire
1862 – 1863*

Le soleil était encore chaud ; cependant il n'éclairait presque plus la terre ; comme un flambeau placé devant les voûtes gigantesques ne les éclaire plus que par une faible lueur, ainsi le soleil, flambeau terrestre, s'éteignait en laissant échapper de son corps de feu une dernière et faible lueur, laissant encore cependant voir les feuilles vertes des arbres, les petites fleurs qui se flétrissaient, et le sommet gigantesque des pins, des peupliers et des chênes séculaires. Le vent rafraîchissant, c'est-à-dire une brise fraîche, agitait les feuilles des arbres avec un bruissement à peu près semblable à celui que faisait le bruit des eaux argentées du ruisseau qui coulait à mes pieds. Les fougères courbaient leur front vert devant le vent. Je m'endormis, non sans m'être abreuvé de l'eau du ruisseau.

Je rêvai que... j'étais né à Reims, l'an 1503.

Reims était alors une petite ville ou, pour mieux dire, un bourg cependant renommé à cause de sa belle cathédrale, témoin du sacre du roi Clovis.

Mes parents étaient peu riches, mais très honnêtes : ils n'avaient pour tout bien qu'une petite maison qui leur avait toujours appartenu et qui était en leur possession vingt ans avant que je ne fus encore né, en plus, quelques mille francs auxquels il faut encore ajouter les petits louis provenant des économies de ma mère.

Mon père était officier^[1] dans les armées du roi. C'était un homme grand, maigre, chevelure noire, barbe, yeux, peau de même couleur... Quoiqu'il n'eût guère, quand j'étais né, que 48 ou 50 ans, on lui en aurait certainement bien donné 60 ou... 58. Il était d'un caractère vif, bouillant, souvent en colère et ne voulant rien souffrir qui lui déplût.

Ma mère était bien différente : femme douce, calme, s'effrayant de peu de chose, et cependant tenant la maison dans un ordre parfait. Elle était si calme que mon père l'amusait comme une jeune demoiselle. J'étais le plus

aimé. Mes frères étaient moins vaillants que moi et cependant plus grands. J'aimais peu l'étude, c'est-à-dire d'apprendre à lire, écrire et compter... Mais si c'était pour arranger une maison, cultiver un jardin, faire des commissions, à la bonne heure, je me plaisais à cela.

Je me rappelle qu'un jour mon père m'avait promis vingt sous, si je lui faisais bien une division ; je commençai ; mais je ne pus finir. Ah ! combien de fois ne m'a-t-il pas promis... de sous, des jouets, des friandises, même une fois cinq francs, si je pouvais lui... lire quelque chose... Malgré cela, mon père me mit en classe dès que j'eus dix ans. Pourquoi me disais-je apprendre du grec, du latin ? je ne le sais. Enfin, on n'a pas besoin de cela. Que m'importe à moi que je sois reçu... à quoi cela sert-il d'être reçu, à rien, n'est-ce pas ? Si, pourtant ; on dit qu'on n'a une place que lorsqu'on est reçu. Moi, je ne veux pas de place ; je serai rentier. Quand même on en voudrait une, pourquoi apprendre le latin ? Personne ne parle cette langue. Quelquefois j'en vois sur les journaux ; mais, dieu merci, je ne serai pas journaliste. Pourquoi apprendre et de l'histoire et de la géographie ? On a, il est vrai, besoin de savoir que Paris est en France, mais on ne demande pas à quel degré de latitude. De l'histoire, apprendre la vie de Chinaldon, de Nabopolassar, de Darius, de Cyrus, et d'Alexandre, et de leurs autres compères remarquables par leurs noms diaboliques, est un supplice ?

Que m'importe à moi qu'Alexandre ait été célèbre ? Que m'importe... Que sait-on si les latins ont existé ? C'est peut-être quelque langue forgée ; et quand même ils auraient existé, qu'ils me laissent rentier et conservent leur langue pour eux. Quel mal leur ai-je fait pour qu'ils me flanquent au supplice ? Passons au grec... Cette sale langue n'est parlée par personne, personne au monde !...

Ah ! saperlipotte de saperlipopette ! sapristi ! moi je serai rentier ; il ne fait pas si bon de s'user les culottes sur les bancs, saperlipopettouille !

Pour être décrotteur, gagner la place de décrotteur, il faut passer un examen ; car les places qui vous sont accordées sont d'être ou décrotteur, ou porcher, ou bouvier. Dieu merci, je n'en veux pas, moi, saperlipouille ! Avec ça des soufflets vous sont accordés pour récompense ; on vous appelle animal, ce qui n'est pas vrai, bout d'homme, etc...

Ah ! saperpouillotte !...

(La suite prochainement).

Arthur.

PREMIERS VERS

[Liste des oeuvres](#)

[Table des matières du titre](#)

Charles d'Orléans à Louis XI

Devoir de classe

SIRE, le temps a laissé son manteau de pluie ; les fourriers d'été sont venus : donnons l'huis au visage à Mérencolie ! Vivent les lais et ballades, moralités et joyeusetés ! Que les clerks de la Basoche nous montrent les folles soties ; allons ouïr la moralité du Bien-Avisé et du Mal-Avisé, et la conversion du clerc Théophilus, et comme allèrent à Rome Saint Pierre et Saint Paul et comment y furent martyres ! Vivent les dames à rebrassés collets, portant atours et broderies ! N'est-ce pas, Sire, qu'il fait bon dire sous les arbres, quand les cieux sont vêtus de bleu, quand le soleil clair luit, les doux rondeaux, les ballades haut et clair chantées ? J'ai un arbre de la plante d'amour, ou une fois me dites oui, madame ou Riche amoureux a toujours l'avantage... Mais me voilà bien esbaudi, Sire, et vous allez l'être comme moi : maître François Villon, le bon folâtre, le gentil raillard qui rima tout cela, engrillonné, nourri d'une miche et d'eau, pleure et se lamente maintenant au fond du Châtelet. Pendu serez ! lui a-t-on dit devant notaire ; et le pauvre follet tout transi a fait son épitaphe pour lui et ses compagnons, et les gracieux gallands dont vous aimez tant les rimes s'attendent danser à Montfaucon, plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre, dans la bruine et le soleil !

Oh ! Sire, ce n'est par folle plaisance qu'est là Villon. Pauvres housseurs ont assez de peine ! Clergeons attendant leur nomination de l'université, musards, montreurs de singes, joueurs de rebec qui payent leur écot en chansons, chevaucheurs d'écuries, sires de deux écus, reîtres cachant leur nez en pots d'étain mieux qu'en casques de guerre^[2], tous ces pauvres enfants secs et noirs comme écouvillons, qui ne voient de pain qu'aux fenêtres, que l'hiver emmitoufle d'onglée, ont choisi maître François pour mère nourricière ! Or, nécessité fait gens méprendre et faim saillir le loup du bois : peut-être l'écolier, un jour de famine, a-t-il pris des tripes au baquet des bouchers pour les fricasser à l'abreuvoir Popin ou à la taverne du Pestel ? Peut-être a-t-il pippé une douzaine de pains au boulanger, ou

changé à la Pomme-de-Pin un broc d'eau claire pour un broc de vin de Bagnaux ? Peut-être, un soir de grand galle, au Plat-d'Etain, a-t-il rossé le guet à son arrivée ; ou les a-t-on surpris, autour de Montfaucon, dans un souper, conquis par noise, avec une dizaine de ribaudes ? — Ce sont méfaits de maître François. Puis, parce qu'il nous montre un gras chanoine mignonnant avec sa dame en chambre bien nattée, parce qu'il dit que le chapelain n'a cure de confesser, sinon chambrières et dames, et qu'il conseille aux dévotes, par bonne mocque, parler de contemplation sous les courtines, l'écolier fol, si bien riant, si bien chantant, gent comme émerillon, tremble sous les griffes des grands juges, ces terribles oiseaux noirs que suivent corbeaux et pies ! Lui et ses compagnons, pauvres piteux, accrocheront un nouveau chapelet de pendus aux bras de la forêt ; le vent leur fera chandeaux dans le doux feuillage sonore. Et vous. Sire, comme tous ceux qui aiment le poète, ne pourrez rire qu'en pleurs en lisant ses joyeuses ballades et songerez qu'on a laissé mourir le gentil clerc qui chantait si follement, et ne pourrez chasser Mérencolie !

Pippeur, larron, maître François est pourtant le meilleur fils du monde. Il rit des grasses soupes jacobines, mais il honore ce qu'a honoré l'église de Dieu et Madame la Vierge et la Très Sainte Trinité ! Il honore la Cour de Parlement, mère des bons et sœur des benoîts anges ! Aux médisants du royaume de France, il veut presque autant de mal qu'aux taverniers qui brouillent le vin ! Et dea ! il sait bien qu'il a trop galle au temps de sa jeunesse folle. L'hiver, les soirs de famine, auprès de la fontaine Maubuay ou dans quelque piscine ruinée, assis à croppetons devant un petit feu de chenevottes, qui flambe par instants pour rougir sa face maigre, il songe qu'il aurait maison et couche molle, s'il eût étudié !... Souvent, noir et flou comme chevauteur d'escovettes, il regarde dans les logis par des mortaises : « O ces morceaux savoureux et friands, ces tartes, ces flans, ces grasses gelines dorées ! — Je suis plus affamé que Tantalus ! — Du rôti ! du rôti ! Oh ! cela sent plus doux qu'ambre et civettes ! — Du vin de Beaune dans de grandes aiguères d'argent ! — Haro, la gorge m'ard !... O, si j'eusse étudié !... — Et mes chausses qui tirent la langue, et ma hucque qui ouvre toutes ses fenêtres, et mon feutre en dents de scie ! — Si je rencontrais un pitoyable Alexander pour que je puisse, bien recueilli, bien débouté, chanter à mon aise comme Orpheus, le doux ménétrier ! — Si je pouvais vivre en honneur une fois avant de mourir !... » Mais, voilà : souper de rondels, d'effets de lune sur les vieux toits, d'effets de lanternes sur le sol,

c'est très maigre, très maigre ; puis passent, en justes cottes, les mignottes villotières qui font chosettes mignardes pour attirer les passants ; puis le regret des tavernes flamboyantes, pleines du cri des buveurs heurtant les pots d'étain et souvent les flamberges, du ricanement des ribaudes et du chant âpre des rebecs mendians ; le regret des vieilles ruelles noires où saillent follement, pour s'embrasser, des étages de maisons et des poutres énormes, où, dans la nuit épaisse, passent, avec des sons de rapières traînées, des rires et des braeries abominables... Et l'oiseau rentre au vieux nid : tout aux tavernes et aux filles !... Oh ! Sire, ne pouvoir mettre plumail au vent par ce temps de joie ! La corde est bien triste en mai, quand tout chante, quand tout rit, quand le soleil rayonne sur les murs les plus lépreux ! Pendus seront, pour une franche repue ! Villon est aux mains de la Cour de Parlement : le corbel n'écouterà pas le petit oiseau ! Sire, ce serait vraiment méfait de pendre ces gentils clerks : ces poètes-là, voyez-vous, ne sont pas d'ici-bas ; laissez-les vivre leur vie étrange, laissez les avoir froid et faim, laissez-les courir, aimer et chanter : ils sont aussi riches que Jacques Cœur, tous ces fols enfants, car ils ont des rimes plein l'âme, des rimes qui rient et qui pleurent, qui nous font rire et pleurer : laissez-les vivre ! Dieu bénit tous les miséricordieux, et le monde bénit les poètes.

Arthur Rimbaud : Oeuvres complètes



Premiers vers : PARTIE I 1869-1870



[Retour à la liste des oeuvres](#)

Pour toutes remarques ou suggestions :

editions@arvensa.com

Ou rendez-vous sur :

www.arvensa.com

PREMIERS VERS

[Liste des oeuvres](#)

[Table des matières du titre](#)

Les étrennes des orphelins

I

LA chambre est pleine d'ombre.
On entend vaguement
De deux enfants le triste et doux chuchotement.
Leur front se penche, encore alourdi par le rêve,
Sous le long rideau blanc qui tremble et se soulève.
Au dehors, les oiseaux se rapprochent, frileux ;
Leur aile s'engourdit sous le ton gris des cieus.
Et la nouvelle année, à la suite brumeuse,
Laissant traîner les plis de sa robe neigeuse,
Sourit avec des pleurs et chante en grelottant.

PREMIERS VERS

[Liste des oeuvres](#)[Table des matières du titre](#)

II

Or les petits enfants, sous le rideau flottant,
Parlent bas, comme on fait dans une nuit obscure.
Ils écoutent, pensifs, comme un lointain murmure.
Ils tressaillent souvent à la claire voix d'or
Du timbre matinal qui frappe et frappe encor
Son refrain métallique en son globe de verre.
Et la chambre est glacée. On voit traîner à terre,
Epars autour des lits, des vêtements de deuil.
L'âpre bise d'hiver, qui se lamente au seuil,
Souffle dans le logis son haleine morose.
On sent dans tout cela qu'il manque quelque chose...
Il n'est donc point de mère à ces petits enfants,
De mère au frais sourire, aux regards triomphants ?
Elle a donc oublié, le soir, seule et penchée,
D'exciter une flamme à la cendre arrachée,
D'amonceler sur eux la laine et l'édredon ?
Avant de les quitter, en leur criant : pardon !
Elle n'a point prévu la froideur matinale,
Ni bien fermé le seuil à la bise hivernale ?...
— Le rêve maternel, c'est le tiède tapis,
C'est le nid cotonneux où les enfants, tapis
Comme de beaux oiseaux que balancent les branches,
Dorment leur doux sommeil plein de visions blanches
Et là, c'est comme un nid sans plumes, sans chaleur,
Où les petits ont froid, ne dorment pas, ont peur ;
Un nid que doit avoir glacé la bise amère...

PREMIERS VERS[Liste des oeuvres](#)[Table des matières du titre](#)

III

Votre cœur l'a compris : ces enfants sont sans mère.
Plus de mère au logis ! — et le père est bien loin !...
Une vieille servante, alors, en a pris soin.
Les petits sont tout seuls en la maison glacée...
Orphelins de quatre ans, voilà qu'en leur pensée
S'éveille, par degrés, un souvenir riant.
C'est comme un chapelet qu'on égrène en priant :
Ah ! quel beau matin que le matin des étrennes !
Chacun, pendant la nuit, avait rêvé des siennes,
Dans quelque songe étrange où l'on voyait joujoux,
Bonbons habillés d'or, étincelants bijoux
Tourbillonner, danser une danse sonore,
Puis fuir sous les rideaux, puis reparaître encore.
On s'éveillait matin, on se levait joyeux,
La lèvre affriandée, en se frottant les yeux ;
On allait, les cheveux emmêlés sur la tête,
Les yeux tout rayonnants comme aux grands jours de fête
Et les petits pieds nus effleurant le plancher,
Aux portes des parents tout doucement toucher ;
On entrait ; puis, alors, les souhaits... en chemise,
Les baisers répétés, et la gaieté permise !

PREMIERS VERS

[Liste des oeuvres](#)[Table des matières du titre](#)

IV

Ah ! c'était si charmant, ces mots dits tant de fois...
— Mais comme il est changé, le logis d'autrefois !
Un grand feu pétillait, clair, dans la cheminée.
Toute la vieille chambre était illuminée ;
Et les reflets vermeils, sortis du grand foyer,
Sur les meubles vernis aimaient à tournoyer.
L'armoire était sans clefs, sans clefs la grande armoire !
On regardait souvent sa porte brune et noire :
Sans clefs, c'était étrange ! On rêvait bien des fois
Aux mystères dormant entre ses flancs de bois ;
Et l'on croyait ouïr, au fond de la serrure
Béante, un bruit lointain, vague et joyeux murmure...
— La chambre des parents est bien vide aujourd'hui !
Aucun reflet vermeil sous la porte n'a lui.
Il n'est point de parents, de foyer, de clefs prises ;
Partant, point de baisers, point de douces surprises.
Oh ! que le jour de l'an sera triste pour eux !...
Et, tout pensifs, tandis que de leurs grands yeux bleus
Silencieusement tombe une larme amère,
Ils murmurent : « Quand donc reviendra notre mère ? »

PREMIERS VERS

[Liste des oeuvres](#)[Table des matières du titre](#)

V

Maintenant, les petits sommeillent, tristement.
Vous diriez, à les voir, qu'ils pleurent en dormant,
Tant leurs yeux sont gonflés et leur souffle pénible :
Les tout petits enfants ont le cœur si sensible !...
Mais l'ange des berceaux vient essayer leurs yeux,
Et dans ce lourd sommeil met un rêve joyeux,
Un rêve si joyeux que leur lèvre mi-close,
Souriante, paraît murmurer quelque chose.
Ils rêvent que, penchés sur leur petit bras rond,
Doux geste du réveil, ils avancent le front ;
Et leur vague regard tout autour d'eux repose.
Ils se croient endormis dans un paradis rose...
Au foyer plein d'éclairs chante gaiement le feu ;
Par la fenêtre, on voit là-bas un beau ciel bleu ;
La nature s'éveille et de rayons s'enivre ;
La terre, demi-nue, heureuse de revivre,
A des frissons de joie aux baisers du soleil,
Et, dans le vieux logis, tout est tiède et vermeil,
Les sombres vêtements ne jonchent plus la terre,
La bise sous le seuil a fini par se taire :
On dirait qu'une fée a passé dans cela !...
Les enfants, tout joyeux, ont jeté deux cris... Là,
Près du lit maternel, sous un beau rayon rose,
Là, sur le grand tapis, resplendit quelque chose.
Ce sont des médaillons argentés, noirs et blancs,
De la nacre et du jais aux reflets scintillants,
Des petits cadres noirs, des couronnes de verre,
Ayant trois mots gravés en or : « A NOTRE MÈRE ! »

PREMIERS VERS

[Liste des oeuvres](#)[Table des matières du titre](#)**Sensation***Sensation*

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
 Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
 Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
 Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
 Mais l'amour infini me montera dans l'âme,
 Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
 Par la Nature, — heureux comme avec une femme.



Mars 1870.

PAR les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
 Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
 Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
 Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien.
 Mais l'amour infini me montera dans l'âme ;
 Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
 Par la Nature, — heureux comme avec une femme.
 Mars 1870

PREMIERS VERS

[Liste des oeuvres](#)

[Table des matières du titre](#)

Le forgeron

Palais des Tuileries, vers le 10 Août 1792

I

LE bras sur un marteau gigantesque, effrayant
D'ivresse et de grandeur, le front vaste, riant,
Comme un clairon d'airain, avec toute sa bouche,
Et prenant ce gros-là dans son regard farouche,
Le Forgeron parlait à Louis Seize, un jour
Que le peuple était là, se tordant tout autour
Et sur les lambris d'or traînant sa veste sale.
Or le bon roi, debout sur son ventre, était pâle,
Pâle comme un vaincu qu'on prend pour le gibet,
Et, soumis comme un chien, jamais ne regimbait,
Car ce maraud de forge aux énormes épaules
Lui disait de vieux mots et des choses si drôles,
Que cela l'empoignait au front, comme cela !

« Or, tu sais bien, Monsieur, nous chantions tra la la
Et nous piquions les bœufs vers les sillons des autres :
Le Chanoine, au soleil, filait des patenôtres
Sur des chapelets clairs grenés de pièces d'or ;
Le Seigneur, à cheval, passait, sonnait du cor ;
Et l'un, avec la hart, l'autre, avec la cravache,
Nous fouaillaient. Hébétés comme des yeux de vache,
Nos yeux ne pleuraient plus. Nous allions, nous allions ;
Et quand nous avons mis le pays en sillons,
Quand nous avons laissé dans cette terre noire
Un peu de notre chair... nous avons un pourboire :
On nous faisait flamber nos taudis dans la nuit,

Nos petits y faisaient un gâteau fort bien cuit.

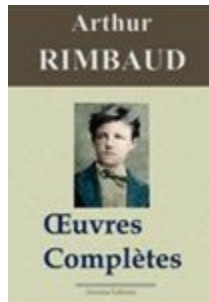
« Oh ! je ne me plains pas. Je te dis mes bêtises.
C'est entre nous. J'admets que tu me contredises.
Or, n'est-ce pas joyeux de voir, au mois de juin,
Dans les granges entrer des voitures de foin
Énormes ? De sentir l'odeur de ce qui pousse,
Des vergers quand il pleut un peu, de l'herbe rousse ?
De voir des blés, des blés, des épis pleins de grain,
De penser que cela prépare bien du pain ?...
Oh ! plus fort on irait, au fourneau qui s'allume,
Chanter joyeusement en martelant l'enclume,
Si l'on était certain de pouvoir prendre un peu,
Etant homme à la fin, de ce que donne Dieu !
Mais voilà, c'est toujours la même vieille histoire !...

« Mais je sais, maintenant ! Moi, je ne peux plus croire,
Quand j'ai deux bonnes mains, mon front et mon marteau,
Qu'un homme vienne là, dague sous le manteau,
Et me dise : « Mon gars, ensemence ma terre » ;
Que l'on arrive encor, quand ce serait la guerre,
Me prendre mon garçon, comme cela, chez moi !
Moi, je serais un homme, et toi, tu serais roi ?
Tu me dirais : « Je veux » ? Tu vois bien, c'est stupide.
Tu crois que j'aime voir ta baraque splendide,
Tes officiers dorés, tes mille chenapans,
Tes palsembleus bâtards tournant comme des paons ?
Ils ont rempli ton nid de l'odeur de nos filles
Et de petits billets pour nous mettre aux Bastilles,
Et nous dirions : « C'est bien : les pauvres à genoux ! »
Nous dorerions ton Louvre en donnant nos gros sous,
Et tu te soûlerais, tu ferais belle fête,
Et ces Messieurs riraient, les reins sur notre tête ?

« Non. Ces saletés-là datent de nos papas !
Oh ! le Peuple n'est plus une putain. Trois pas,
Et, tous, nous avons mis ta Bastille en poussière.

Cette bête suait du sang par chaque pierre ;
Et c'était dégoûtant, la Bastille debout
Avec ses murs lépreux qui nous racontaient tout
Et, toujours, nous tenaient enfermés dans leur ombre !
— Citoyen, citoyen, c'était le passé sombre
Qui croulait, qui râlait, quand nous primes la tour !
Nous avions quelque chose, au cœur, comme l'amour ;
Nous avions embrassé nos fils sur nos poitrines,
Et, comme des chevaux, en soufflant des narines,
Nous allions fiers et forts, et ça nous battait là !
Nous marchions au soleil, front haut, comme cela,
Dans Paris ; on venait devant nos vestes sales ;
Enfin, nous nous sentions Hommes ! Nous étions pâles,
Sire ; nous étions soûls de terribles espoirs.
Et quand nous fûmes là, devant les donjons noirs,
Agitant nos clairons et nos feuilles de chêne,
Les piques à la main, nous n'eûmes pas de haine.
Nous nous sentions si forts : nous voulions être doux !...
« Et, depuis ce jour-là, nous sommes comme fous !
Le tas des ouvriers a monté dans la rue,
Et ces maudits s'en vont, foule toujours accrue
De sombres revenants, aux portes des richards.
Moi, je cours avec eux assommer les mouchards ;
Et je vais dans Paris, noir, marteau sur l'épaule,
Farouche, à chaque coin balayant quelque drôle ;
Et, si tu me riais au nez, je te tuerais !
— Puis, tu peux y compter, tu te feras des frais
Avec tes hommes noirs, qui prennent nos requêtes
Pour se les renvoyer comme sur des raquettes,
(Et tout bas les malins se disent : « Qu'ils sont sots ! »),
Pour mitonner des lois, coller des petits pots
Pleins de jolis décrets roses et de droguailles,
S'amuser à couper proprement quelques tailles,
Puis se boucher le nez quand nous marchons près d'eux,
(Nos doux représentants qui nous trouvent crasseux !),
Pour ne rien redouter, rien, que les baïonnettes...
C'est très bien. Foin de leur tabatière à sornettes !

Nous en avons assez, là, de ces cerveaux plats
Et de ces ventres-dieux. Ah ! ce sont là les plats
Que tu nous sers, bourgeois, quand nous sommes féroces,
Quand nous brisons déjà les sceptres et les crosses ?... »



Arthur Rimbaud : Oeuvres complètes et annexes (nouvelle édition enrichie)

Acheter l'intégralité du livre :



Table des matières

ARVENSA ÉDITIONS	2
NOTE DE L'ÉDITEUR	3
LISTE DES ŒUVRES	4
PRÉFACE de Paul Verlaine (1895)	7
PREMIERS VERS (1869 - 1871)	16
Table des matières	18
Note de l'éditeur	21
Introduction par Paternie Berrichon	22
Premiers vers : PROSES LIMINAIRES	23
Narration	24
Charles d'Orléans à Louis XI	26
Premiers vers : PARTIE I 1869-1870	29
Les étrennes des orphelins	30
Sensation	35
Le forgeron	36